

Les Contemplation
par
Victor Hugo

Table des matières

LES CONTEMPLATIONS (1856).....	3
LIVRE QUATRIÈME PAUCA MEÆ	6

LES CONTEMPLATIONS (1856)

PRÉFACE

Si un auteur pouvait avoir quelque droit d'influer sur la disposition d'esprit des lecteurs qui ouvrent son livre, l'auteur des Contemplations se bornerait à dire ceci : Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort.

Vingt-cinq années sont dans ces deux volumes. Grande mortalis ævi spatium. L'auteur a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme.

Qu'est-ce que les Contemplations ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les Mémoires d'une âme.

Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, rians ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le dé-

sespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini ». Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

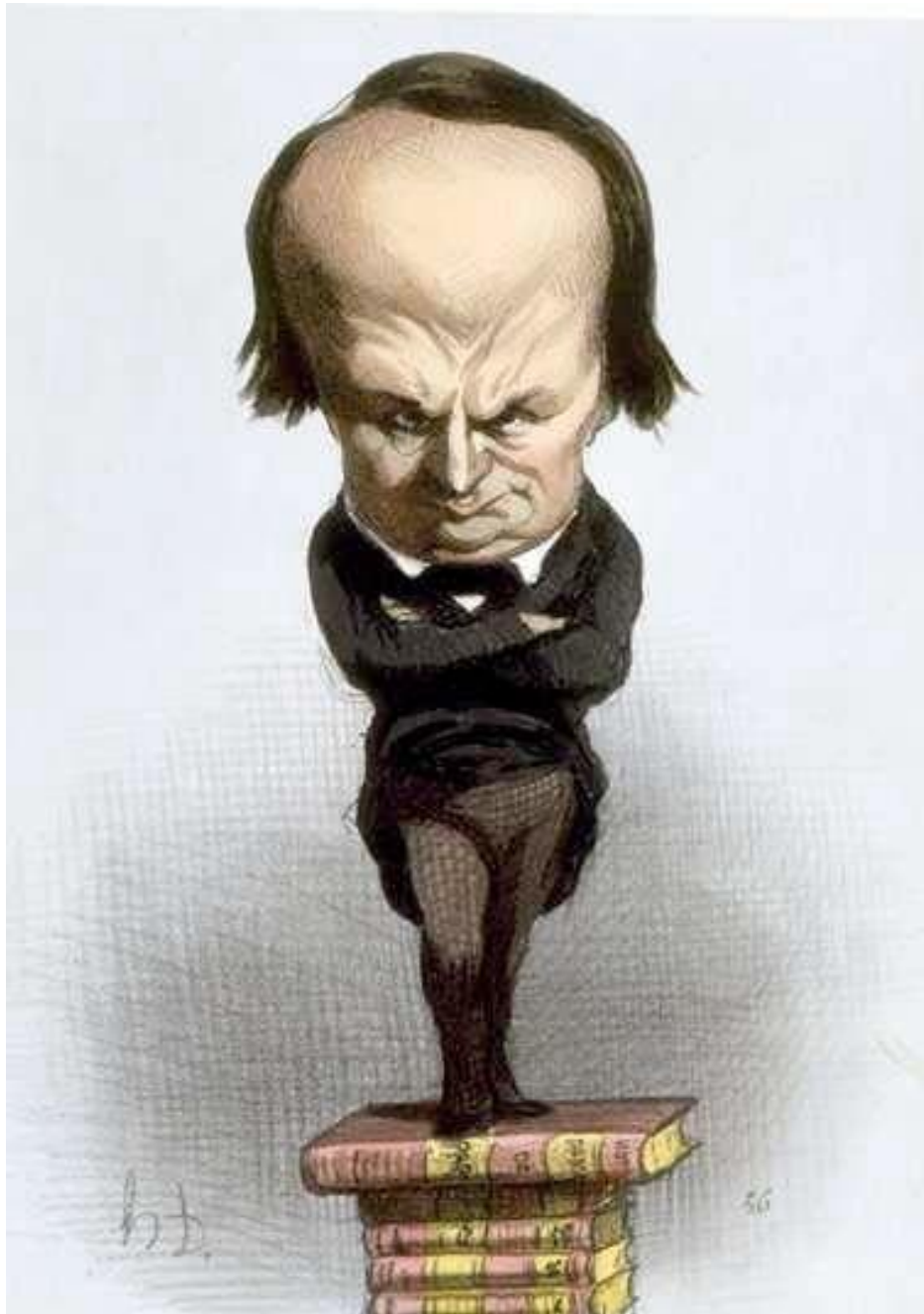
Une destinée est écrite là jour à jour.

Est-ce donc la vie d'un homme ? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi !

Ce livre contient, nous le répétons, autant l'individualité du lecteur que celle de l'auteur. Homo sum. Traverser le tumulte, la rumeur, le rêve, la lutte, le plaisir, le travail, la douleur, le silence ; se reposer dans le sacrifice, et, là, contempler Dieu ; commencer à Foule et finir à Solitude, n'est-ce pas, les proportions individuelles réservées, l'histoire de tous ?

V. H. Guernesey, mars 1856.

Les Contemplations



LIVRE QUATRIÈME PAUCA MEÆ

I.

Pure Innocence ! Vertu sainte ! Ô les deux sommets d'ici-bas
!

Où croissent, sans ombre et sans crainte, Les deux palmes
des deux combats !

Palme du combat Ignorance ! Palme du combat Vérité !

L'âme, à travers sa transparence, Voit trembler leur double
clarté.

Innocence ! Vertu ! sublimes

Même pour l'œil mort du méchant ! On voit dans l'azur ces
deux cimes, L'une au levant, l'autre au couchant.

Elles guident la nef qui sombre ;

L'une est phare, et l'autre est flambeau ; L'une a le berceau
dans son ombre, L'autre en son ombre a le tombeau.

C'est sous la terre infortunée

Que commence, obscure à nos yeux, La ligne de la destinée ;
Elles l'achèvent dans les cieux.

Elles montrent, malgré les voiles Et l'ombre du fatal milieu,
Nos âmes touchant les étoiles Et la candeur mêlée au bleu.

Elles éclairent les problèmes ; Elles disent le lendemain ;
Elles sont les blancheurs suprêmes De tout le sombre
gouffre humain.

L'archange effleure de son aile Ce faite où Jéhovah s'assied
; Et sur cette neige éternelle

On voit l'empreinte d'un seul pied. Cette trace qui nous
enseigne,

Ce pied blanc, ce pied fait de jour, Ce pied rose, hélas ! car il
saigne, Ce pied nu, c'est le tien, amour !

Janvier 1843.

L'innocence et la vertu (v. 1) sont incarnées par Léopoldine et
son mari, Charles Vac-querie qui mourra de façon héroïque

aux côtés de son épouse. Ces deux thèmes sont importants dans tout le recueil.



II.

15 février 1843

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.

- Adieu ! - sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre ! Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.

Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !

Ici, l'on te retient ; là-bas, on te désire.

Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir. Donne-nous un regret, donne-leur un espoir, Sors avec une larme !
entre avec un sourire !

Dans l'église, 15 février 1843.

4 septembre 1843



III. Trois ans après

Il est temps que je me repose ; Je suis terrassé par le sort.

Ne me parlez pas d'autre chose Que des ténèbres où l'on dort !

Que veut-on que je recommence ? Je ne demande désormais
À la création immense
Qu'un peu de silence et de paix !

Pourquoi m'appellez-vous encore ? J'ai fait ma tâche et mon devoir.

Qui travaillait avant l'aurore, Peut s'en aller avant le soir.

À vingt ans, deuil et solitude ! Mes yeux, baissés vers le gazon, Perdirent la douce habitude

De voir ma mère à la maison. Allusion à la mort de la mère de V.H

Elle nous quitta pour la tombe ; Et vous savez bien qu'aujourd'hui

Je cherche, en cette nuit qui tombe, Un autre ange qui s'est enfui !

Vous savez que je désespère, Que ma force en vain se
défend, Et que je souffre comme père,
Moi qui souffris tant comme enfant !

Mon œuvre n'est pas terminée, Dites-vous. Comme Adam
banni, Je regarde ma destinée,
Et je vois bien que j'ai fini.

L'humble enfant que Dieu m'a ravie Rien qu'en m'aimant savait
m'aider ; C'était le bonheur de ma vie
De voir ses yeux me regarder.

Si ce Dieu n'a pas voulu clore L'œuvre qu'il me fit commencer,
S'il veut que je travaille encore, Il n'avait qu'à me la laisser !

Il n'avait qu'à me laisser vivre Avec ma fille à mes côtés,

Dans cette extase où je m'enivre De mystérieuses clartés !

Ces clartés, jour d'une autre sphère, Ô Dieu jaloux, tu nous
les vends !

Pourquoi m'as-tu pris la lumière Que j'avais parmi les vivants
?

As-tu donc pensé, fatal maître, Qu'à force de te contempler,
Je ne voyais plus ce doux être,
Et qu'il pouvait bien s'en aller !

T'es-tu dit que l'homme, vaine ombre, Hélas ! perd son
humanité

À trop voir cette splendeur sombre Qu'on appelle la vérité ?

Qu'on peut le frapper sans qu'il souffre, Que son cœur est
mort dans l'ennui,

Et qu'à force de voir le gouffre, Il n'a plus qu'un abîme en lui
?

Qu'il va, stoïque, où tu l'envoies, Et que désormais, endurci,
N'ayant plus ici-bas de joies,

Il n'a plus de douleurs aussi ?

As-tu pensé qu'une âme tendre S'ouvre à toi pour se mieux
fermer, Et que ceux qui veulent comprendre Finissent par ne
plus aimer ?

Ô Dieu ! vraiment, as-tu pu croire Que je préférais, sous les
cieux, L'effrayant rayon de ta gloire

Aux douces lueurs de ses yeux !

Si j'avais su tes lois moroses, Et qu'au même esprit enchanté
Tu ne donnes point ces deux choses, Le bonheur et la vérité,

Plutôt que de lever tes voiles,

Et de chercher, cœur triste et pur, À te voir au fond des
étoiles,

Ô Dieu sombre d'un monde obscur, J'eusse aimé mieux, loin
de ta face,

Suivre, heureux, un étroit chemin, Et n'être qu'un homme qui
passe Tenant son enfant par la main !

Maintenant, je veux qu'on me laisse ! J'ai fini ! le sort est
vainqueur.

Que vient-on rallumer sans cesse Dans l'ombre qui m'emplit
le cœur ?

Vous qui me parlez, vous me dites Qu'il faut, rappelant ma
raison, Guider les foules décrépites

Vers les lueurs de l'horizon ;

Qu'à l'heure où les peuples se lèvent, Tout penseur suit un
but profond ; Qu'il se doit à tous ceux qui rêvent, Qu'il se
doit à tous ceux qui vont !

Qu'une âme, qu'un feu pur anime, Doit hâter, avec sa clarté,
L'épanouissement sublime

De la future humanité ;

Qu'il faut prendre part, cœurs fidèles, Sans redouter les
océans,

Aux fêtes des choses nouvelles, Aux combats des esprits
géants !

Vous voyez des pleurs sur ma joue, Et vous m'abordez
mécontents, Comme par le bras on secoue

Un homme qui dort trop longtemps.

Mais songez à ce que vous faites ! Hélas ! cet ange au front
si beau, Quand vous m'appelez à vos fêtes, Peut-être a froid
dans son tombeau.

Peut-être, livide et pâlie, Dit-elle dans son lit étroit :

« Est-ce que mon père m'oublie Et n'est plus là, que j'ai si
froid ? »

Quoi ! lorsqu'à peine je résiste Aux choses dont je me
souviens, Quand je suis brisé, las et triste,

Quand je l'entends qui me dit : « Viens ! »

Quoi ! vous voulez que je souhaite, Moi, plié par un coup
soudain,

La rumeur qui suit le poète, Le bruit que fait le paladin !

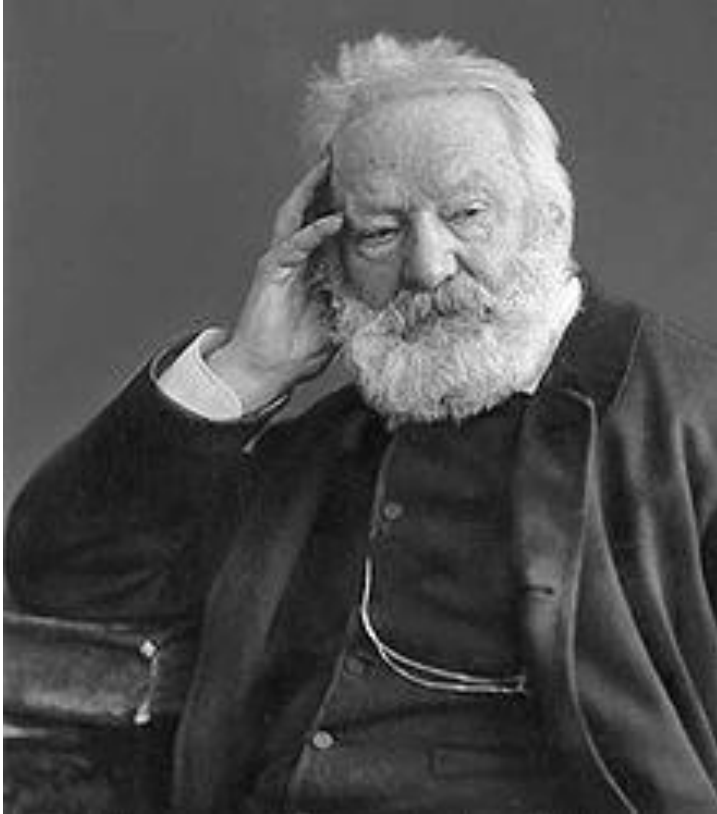
Vous voulez que j'aspire encore Aux triomphes doux et dorés
!

Que j'annonce aux dormeurs l'aurore ! Que je crie : « Allez !
espérez ! »

Vous voulez que, dans la mêlée, Je rentre ardent parmi les
forts, Les yeux à la voûte étoilée... -

Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts !

Novembre 1846.



IV.

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment, Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.

Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance, Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance, Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?

Je voulais me briser le front sur le pavé ;

Puis je me révoltais, et, par moments, terrible, Je fixais mes regards sur cette chose horrible, Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non !

- Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? -

Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve, Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,

Que je l'entendais rire en la chambre à côté, Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte, Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé ! Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !

Attendez ! elle vient ! laissez-moi, que j'écoute !

Car elle est quelque part dans la maison sans doute ! Jersey,
Marine-Terrace, 4 septembre 1852.



V.

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin pli = habitude De
venir dans ma chambre un peu chaque matin ;

Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;

Elle **entra**it **et** **disait** : « **Bonjour**, mon **petit père** » ; **Prenait**
ma **plume**, **ouvrait** mes **livres**, **s'asseyait** **Sur** **mon** **lit**,
dérangeait mes **papiers**, **et riait**,

Puis soudain s'en allait comme un **oiseau qui passe**. **Alors**, je
reprenais, la **tête un peu moins lasse**,

Mon **œuvre interrompue**, **et, tout en écrivant**, **Parmi** mes
manuscrits je **rencontrais** souvent **Quelque arabesque folle**
et qu'elle avait tracée, **Et mainte page blanche** **entre ses**
mains froissée

Où, je **ne** **sais comment**, **venaient** mes **plus doux vers**. Elle
aimait Dieu, les **fleurs**, les **astres**, **les prés verts**, **Et c'était**
un esprit avant d'être une femme.

Son regard reflétait la **clarté** de **son âme**. Elle **me consultait**
sur tout à tous moments.

Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants, **Passés à**
raisonner langue, **histoire et grammaire**,

Mes quatre enfants groupés sur mes **genoux**, **leur mère** **Tout**
près, **quelques amis causant au coin du feu** !

J'**appelais** **cette vie être content de peu** !

Et dire qu'elle est morte ! **hélas** ! **que Dieu m'assiste** ! **Je**
n'étais jamais gai quand je la sentais triste ; **J'étais morne**
au milieu du bal le plus joyeux

Si j'avais, **en partant**, **vu quelque ombre** **en ses yeux**.
Novembre 1846, **jour des morts**.



VI.

Quand nous habitions tous ensemble Sur nos collines
d'autrefois,

Où l'eau court, où le buisson tremble, Dans la maison qui
touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente ; J'étais pour elle l'univers.

Oh ! comme l'herbe est odorante Sous les arbres profonds
et verts !

Elle faisait mon sort prospère, Mon travail léger, mon ciel
bleu. Lorsqu'elle me disait : Mon père,

Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

À travers mes songes sans nombre, J'écoutais son parler
joyeux,

Et mon front s'éclairait dans l'ombre À la lumière de ses
yeux.

Elle avait l'air d'une princesse Quand je la tenais par la main ;
Elle cherchait des fleurs sans cesse Et des pauvres dans le
chemin.

Elle donnait comme on dérobe, En se cachant aux yeux de
tous. Oh ! la belle petite robe

Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?

Le soir, auprès de ma bougie, Elle jasant à petit bruit, Tandis
qu'à la vitre rougie

Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle. Que son bonjour était
charmant ! Le ciel mettait dans sa prunelle Ce regard qui
jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore, Vue apparaître en mon destin
! C'était l'enfant de mon aurore, Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,

Comme nous allions dans la plaine ! Comme nous courions dans
les bois !

Puis, vers la lumière isolée Étoilant le logis obscur, Nous
revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme, En parlant des
splendeurs du ciel.

Je composais cette jeune âme Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées, Elle était gaie en arrivant...
- Toutes ces choses sont passées Comme l'ombre et comme
le vent !

Villequier, 4 septembre 1844.



VII.

Elle était pâle, et pourtant rose, Petite avec de grands cheveux. Elle disait souvent : Je n'ose, Et ne disait jamais : Je veux.

Le soir, elle prenait ma Bible

Pour y faire épeler sa sœur, Adèle, sœur de Léopoldine Et, comme une lampe paisible,

Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire, Leurs yeux purs venaient se
fixer ; Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser !

Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule, Elle penchait son front
charmant, Et l'on aurait dit une aïeule
Tant elle parlait doucement !

Elle lui disait : « Sois bien sage ! » Sans jamais nommer le
démon ; Leurs mains erraient de page en page Sur Moïse et
sur Salomon,

Sur Cyrus qui vint de la Perse, Sur Moloch et Léviathan,
Sur l'enfer que Jésus traverse, Sur l'éden où rampe Satan !

Moi, j'écoutais... - Ô joie immense De voir la sœur près de la
sœur !

Mes yeux s'enivraient en silence De cette ineffable douceur.

Et, dans la chambre humble et déserte Où nous sentions,
cachés tous trois, Entrer par la fenêtre ouverte

Les souffles des nuits et des bois,

Tandis que, dans le texte auguste, Leurs cœurs, lisant avec
ferveur, Puisaient le beau, le vrai, le juste, Il me semblait, à
moi, rêveur,

Entendre chanter des louanges Autour de nous, comme au
saint lieu,

Et voir sous les doigts de ces anges Tressaillir le livre de
Dieu !

Octobre 1846.



VIII.

À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène ?
Vautour fatalité, tiens-tu la race humaine ?

Oh ! parlez, cieux vermeils,

L'âme sans fond tient-elle aux étoiles sans nombre ? Chaque
rayon d'en haut est-il un fil de l'ombre Liant l'homme aux
soleils ?

Est-ce qu'en nos esprits, que l'ombre a pour repaires, Nous
allons voir rentrer les songes de nos pères ?

Destin, lugubre assaut !

Ô vivants, serions-nous l'objet d'une dispute ? L'un veut-il
notre gloire, et l'autre notre chute ? Combien sont-ils là-
haut ?

Jadis, au fond du ciel, aux yeux du mage sombre, Deux
joueurs effrayants apparaissaient dans l'ombre. Qui
craindre ? qui prier ?

Les Manès frissonnants, les pâles Zoroastres

Voyaient deux grandes mains qui déplaçaient les astres Sur
le noir échiquier.

Songe horrible ! le bien, le mal, de cette voûte Pendent-ils
sur nos fronts ? Dieu, tire-moi du doute ! Ô sphinx, dis-moi
le mot !

Cet affreux rêve pèse à nos yeux qui sommeillent, Noirs
vivants ! heureux ceux qui tout à coup s'éveillent Et meurent
en sursaut !

Villequier, 4 septembre 1845.

Manès, Zoroastres : religions prêchant une opposition du bien et du mal



IX.

Ô souvenirs ! printemps ! aurore ! Doux rayon triste et réchauffant !

- Lorsqu'elle était petite encore, Que sa sœur était tout enfant... -

Connaissez-vous sur la colline Qui joint Montlignon à Saint-
Leu, Une terrasse qui s'incline

Entre un bois sombre et le ciel bleu ?

- C'est là que nous vivions. - Pénètre, Mon cœur, dans ce
passé charmant ! - Je l'entendais sous ma fenêtre

Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,

Sans bruit, de peur de m'éveiller ; Moi, je n'ouvrais pas ma
croisée, De peur de la faire voler.

Ses frères riaient... - Aube pure ! Tout chantait sous ces
frais berceaux, Ma famille avec la nature,

Mes enfants avec les oiseaux ! -

Je toussais, on devenait brave ; Elle montait à petits pas,

Et me disait d'un air très grave :

« J'ai laissé les enfants en bas. »

Qu'elle fût bien ou mal coiffée, Que mon cœur fût triste ou
joyeux, Je l'admirais. C'était ma fée,

Et le doux astre de mes yeux !

Nous jouions toute la journée.

Ô jeux charmants ! chers entretiens ! Le soir, comme elle
était l'aînée,

Elle me disait : « Père, viens !

Nous allons t'apporter ta chaise, Conte-nous une histoire, dis
! » - Et je voyais rayonner d'aise

Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les carnages, J'inventais un conte profond

Dont je trouvais les personnages Parmi les ombres du
plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes Riaient, comme à cet âge
on rit, De voir d'affreux géants très bêtes

Vaincus par des nains pleins d'esprit.

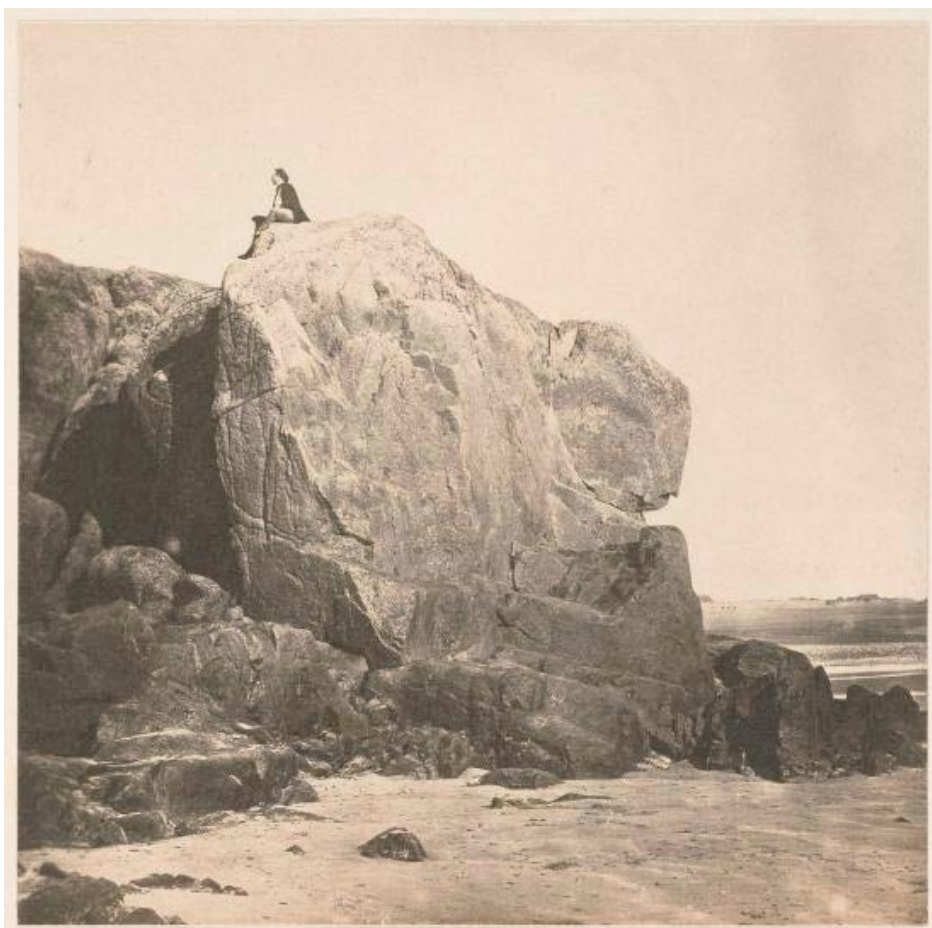
J'étais l'Arioste et l'Homère D'un poème éclos d'un seul jet ;

Pendant que je parlais, leur mère Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre, Sur eux parfois levait les yeux,

Et, moi, par la fenêtre sombre J'entrevois un coin des cieux !

Villequier, 4 septembre 1846.



X.

Pendant que le marin, qui calcule et qui doute, Demande son chemin aux constellations ; Pendant que le berger, l'œil plein de visions, Cherche au milieu des bois son étoile et sa route ; Pendant que l'astronome, inondé de rayons,

Pèse un globe à travers des millions de lieues, Moi, je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur. Mais que ce saphir sombre est un abîme obscur ! On ne peut distinguer, la nuit, les robes bleues Des anges frissonnants qui glissent dans l'azur.

Avril 1847.



XI.

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages

Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ; On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement

En voiture publique à quelque endroit charmant, En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;

Le regard d'une femme en passant vous agite ;

On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois ! On écoute le chant des oiseaux dans les bois ;

Le matin, on s'éveille, et toute une famille Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille ! On déjeune en lisant son journal. Tout le jour On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;

La vie arrive avec ses passions troublées ; On jette sa parole aux sombres assemblées ;

Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend, On se sent faible et fort, on est petit et grand ;

On est flot dans la foule, âme dans la tempête ; Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en fête ; On arrive, on recule, on lutte avec effort... -

Puis, le vaste et profond silence de la mort !

11 juillet 1846, en revenant du cimetière. Date de l'enterrement de Claire, fille de la maîtresse de Victor Hugo



XII.

À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt

La nuit était fort noire et la forêt très sombre. Hermann à mes côtés me paraissait une ombre. Nos chevaux galopaient. À la garde de Dieu !

Les nuages du ciel ressemblaient à des marbres. Les étoiles volaient dans les branches des arbres Comme un essaim d'oiseaux de feu.

Je suis plein de regrets. Brisé par la souffrance, L'esprit profond d'Hermann est vide d'espérance. Je suis plein de regrets. Ô mes amours, dormez ! Or, tout en traversant ces solitudes vertes,

Hermann me dit : « Je songe aux tombes entr'ouvertes. » Et je lui dis : « Je pense aux tombeaux refermés ! »

Lui regarde en avant : je regarde en arrière. Nos chevaux galopaient à travers la clairière ; Le vent nous apportait de lointains angelus ;

Il dit : « Je songe à ceux que l'existence afflige,
À ceux qui sont, à ceux qui vivent. - Moi », lui dis-je,
« Je pense à ceux qui ne sont plus ! »

Les fontaines chantaient. Que disaient les fontaines ? Les chênes murmuraient. Que murmuraient les chênes ? Les buissons chuchotaient comme d'anciens amis.

Hermann me dit : « Jamais les vivants ne sommeillent. En ce moment, des yeux pleurent, d'autres yeux veillent. » Et je lui dis : « Hélas ! d'autres sont endormis ! »

Hermann reprit alors : « Le malheur, c'est la vie.

Les morts ne souffrent plus. Ils sont heureux ! j'envie Leur fosse où l'herbe pousse, où s'effeuillent les bois. Car la nuit les caresse avec ses douces flammes ;

Car le ciel rayonnant calme toutes les âmes Dans tous les tombeaux à la fois ! »

Et je lui dis : « Tais-toi ! respect au noir mystère !

Les morts gisent couchés sous nos pieds dans la terre. Les morts, ce sont les cœurs qui t'aimaient autrefois ! C'est ton ange expiré ! c'est ton père et ta mère !

Ne les attristons point par l'ironie amère.

Comme à travers un rêve ils entendent nos voix ! » Octobre 1853.

XIII.

Veni, vidi, vixi

J'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs Je marche, sans trouver de bras qui me secourent,

Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent, Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs ;

Puisqu'au printemps, quand Dieu met la nature en fête,
J'assiste, esprit sans joie, à ce splendide amour ; Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,

Hélas ! et sent de tout la tristesse secrète ;

Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu ; Puisqu'en cette saison des parfums et des roses, Ô ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes, Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre. Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici. J'ai vécu souriant, toujours plus adouci, Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,

Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine. Je me suis étonné d'être un objet de haine, Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

Dans ce baigne terrestre où ne s'ouvre aucune aile, Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les mains, Morne, épuisé, raillé par les forçats humains,

J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi ;

Je ne me tourne plus même quand on me nomme ;

Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse, Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.

Ô Seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit, Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Avril 1848.

XIV.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.

J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.

Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit, Seul,
inconnu, le dos courbé, les mains croisées, Triste, et le jour
pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur, Et, quand
j'arriverai, je mettrai sur ta tombe Un bouquet de houx vert
et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847.

Auguste de Chatillon, Leopoldine Hugo



XV.

À Villequier commune où Léopoldine a trouvé la mort
Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,

Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres, Et que
je puis songer à la beauté des cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure Je sors,
pâle et vainqueur,

Et que je sens la paix de la grande nature Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes, HEmu par ce superbe et tranquille horizon, Examiner en moi les vérités profondes

Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre De pouvoir désormais

Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles, Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté, Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,

Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ; Je vous porte, apaisé,

Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes Bon,
clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !

Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme Ouvre le
firmament ;

Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme Est le
commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste, Possédez
l'infini, le réel, l'absolu ;

Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste Que mon
cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive, Roule à
l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ; L'autre
plonge en la nuit d'un mystère effrayant.

L'homme subit le joug sans connaître les causes. Tout ce qu'il
voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude Autour de tous ses pas.

Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire. Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours, Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire : C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ; Il vieillit sans soutiens.

Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ; J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie Se compose des pleurs aussi bien que des chants ; L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie, Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire Que de nous plaindre tous,

Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère, Ne vous fait rien, à vous !

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue ; Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum ; Que la création est une grande roue

Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent, Passent sous le ciel bleu ;

Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent ; Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues, Au fond de cet azur immobile et dormant, Peut-être faites-vous des choses inconnues

Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre Que des êtres charmants

S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.

Vous ne pouvez avoir de subites clémences

Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme, Et de considérer

Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme, Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore, Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté, Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore, Éclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère, Fait ma tâche ici-bas,

Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire, Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie, Vous appesantiriez votre bras triomphant,

Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie, Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette, Que j'ai pu blasphémer,

Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on souffre, Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,

Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre, Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre Dans les afflictions,

Ait présente à l'esprit la sérénité sombre Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère, Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts. Je me sens éclairé dans ma douleur amère

Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire, S'il ose murmurer ;

Je cesse d'accuser, je cesse de maudire, Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière, Puisque vous avez fait les hommes pour cela !

Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes, Le soir, quand tout se tait,

Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes, Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie, Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler, Je regarde toujours ce moment de ma vie Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler !

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure, L'instant, pleurs superflus !

Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure, Quoi donc ! je ne l'ai plus !

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,

Ô mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné ! L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte, Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le deuil réclame, Mortels sujets aux pleurs,

Il nous est malaisé de retirer notre âme De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,

Au milieu des ennuis, des peines, des misères, Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée, Petit être joyeux,

Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même Croître la
grâce aimable et la douce raison,

Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime Fait le jour
dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste De tout ce qu'on
rêva,

Considérez que c'est une chose bien triste De le voir qui s'en
va !

Villequier, 4 septembre 1847.



XVI.

Mors

Je vis cette faucheuse. Elle était dans son champ. Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant, Noir squelette laissant passer le crépuscule.

Dans l'ombre où l'on dirait que tout tremble et recule,
L'homme suivait des yeux les lueurs de la faux.

Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux Tombaient ;
elle changeait en désert Babylone, Le trône en échafaud et
l'échafaud en trône, Les roses en fumier, les enfants en
oiseaux,

L'or en cendre, et les yeux des mères en ruisseaux. Et les
femmes criaient : - Rends-nous ce petit être. Pour le faire
mourir, pourquoi l'avoir fait naître ? - Ce n'était qu'un sanglot
sur terre, en haut, en bas ;

Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs grabats ; Un
vent froid bruissait dans les linceuls sans nombre ; Les
peuples éperdus semblaient sous la faux sombre

Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit ; Tout
était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.

Derrière elle, le front baigné de douces flammes, Un ange
souriant portait la gerbe d'âmes.

Mars 1854.



XVII.

Charles Vacquerie

Il ne sera pas dit que ce jeune homme, ô deuil ! Se sera de
ses mains ouvert l'affreux cercueil Où séjourne l'ombre
abhorrée,

Hélas ! et qu'il aura lui-même dans la mort

De ses jours généreux, encor pleins jusqu'au bord, Renversé
la coupe dorée,

Et que sa mère, pâle et perdant la raison, Aura vu rapporter
au seuil de sa maison, Sous un suaire aux plis funèbres,

Ce fils, naguère encor pareil au jour qui naît, Maintenant
blême et froid, tel que la mort venait De le faire pour les
ténèbres ;

Il ne sera pas dit qu'il sera mort ainsi,

Qu'il aura, cœur profond et par l'amour saisi, Donné sa vie à
ma colombe,

Et qu'il l'aura suivie au lieu morne et voilé, Sans que la voix du
père à genoux ait parlé À cette âme dans cette tombe !

En présence de tant d'amour et de vertu, Il ne sera pas dit
que je me serai tu,

Moi qu'attendent les maux sans nombre !

Que je n'aurai point mis sur sa bière un flambeau, Et que je
n'aurai pas devant son noir tombeau Fait asseoir une strophe
sombre !

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir.

Sois béni, toi qui, jeune, à l'âge où vient s'offrir L'espérance
joyeuse encore,

Pouvant rester, survivre, épuiser tes printemps, Ayant
devant les yeux l'azur de tes vingt ans

Et le sourire de l'aurore,

À tout ce que promet la jeunesse, aux plaisirs, Aux nouvelles
amours, aux oublieux désirs Par qui toute peine est bannie,

À l'avenir, trésor des jours à peine éclos, À la vie, au soleil,
préfères sous les flots L'étreinte de cette agonie !

Oh ! quelle sombre joie à cet être charmant De se voir
embrassée au suprême moment, Par ton doux désespoir
fidèle !

La pauvre âme a souri dans l'angoisse, en sentant À travers
l'eau sinistre et l'effroyable instant

Que tu t'en venais avec elle !

Leurs âmes se parlaient sous les vagues rumeurs.

- Que fais-tu ? disait-elle. - Et lui, disait : - Tu meurs ; Il
faut bien aussi que je meure ! -

Et, les bras enlacés, doux couple frissonnant,
Ils se sont en allés dans l'ombre ; et, maintenant, On entend
le fleuve qui pleure.

Puisque tu fus si grand, puisque tu fus si doux
Que de vouloir mourir, jeune homme, amant, époux, Qu'à
jamais l'aube en ta nuit brille !
Aie à jamais sur toi l'ombre de Dieu penché ! Sois béni sous
la pierre où te voilà couché !
Dors, mon fils, auprès de ma fille !

Sois béni ! que la brise et que l'oiseau des bois, Passants
mystérieux, de leur plus douce voix Te parlent dans ta
maison sombre !

Que la source te pleure avec sa goutte d'eau ! Que le frais
liseron se glisse en ton tombeau Comme une caresse de
l'ombre !

Oh ! s'immoler, sortir avec l'ange qui sort, Suivre ce qu'on
aima dans l'horreur de la mort, Dans le sépulcre ou sur les
claires,

Donner ses jours, son sang et ses illusions !... - Jésus baise
en pleurant ces saintes actions Avec les lèvres de ses plaies.

Rien n'égale ici-bas, rien n'atteint sous les cieux Ces héros,
doucement saignants et radieux, Amour, qui n'ont que toi
pour règle ;

Le génie à l'œil fixe, au vaste élan vainqueur, Lui-même est
dépassé par ces essors du cœur ; L'ange vole plus haut que
l'aigle.

Dors ! - Ô mes douloureux et sombres bien-aimés ! Dormez
le chaste hymen du sépulcre ! dormez !

Dormez au bruit du flot qui gronde,

Tandis que l'homme souffre, et que le vent lointain Chasse
les noirs vivants à travers le destin,

Et les marins à travers l'onde !

Ou plutôt, car la mort n'est pas un lourd sommeil, Envolez-
vous tous deux dans l'abîme vermeil, Dans les profonds
gouffres de joie,

Où le juste qui meurt semble un soleil levant,

Où la morte au front pâle est comme un lys vivant, Où l'ange
frissonnant flamboie !

Fuyez, mes doux oiseaux ! évadez-vous tous deux Loin de
notre nuit froide et loin du mal hideux ! Franchissez l'éther
d'un coup d'aile !

Volez loin de ce monde, âpre hiver sans clarté, Vers cette
radieuse et bleue éternité,

Dont l'âme humaine est l'hirondelle !

Ô chers êtres absents, on ne vous verra plus Marcher au
vert penchant des coteaux chevelus, Disant tout bas de
douceuses choses !

Dans le mois des chansons, des nids et des lilas, Vous n'irez
plus semant des sourires, hélas !

Vous n'irez plus cueillant des roses !

On ne vous verra plus, dans ces sentiers joyeux, Errer, et,
comme si vous évitiez les yeux

De l'horizon vaste et superbe,

Chercher l'obscur asile et le taillis profond

Où passent des rayons qui tremblent et qui font Des taches
de soleil sur l'herbe !

Villequier, Caudebec, et tous ces frais vallons, Ne vous entendront plus vous écrier : « Allons, Le vent est bon, la Seine est belle ! »

Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui ! Les hardis goélands ne diront plus : C'est lui !

Les fleurs ne diront plus : C'est elle !

Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal, Fait flotter à jamais votre lit nuptial Sous le grand dôme aux clairs pilastres ;

En vous prenant la terre, il vous prit les douleurs ; Ce père souriant, pour les champs pleins de fleurs, Vous donne les cieux remplis d'astres !

Allez des esprits purs accroître la tribu.

De cette coupe amère où vous n'avez pas bu, Hélas ! nous viderons le reste.

Pendant que nous pleurons, de sanglots abreuvés, Vous, heureux, enivrés de vous-mêmes, vivez Dans l'éblouissement céleste !

Vivez ! aimez ! ayez les bonheurs infinis. Oh ! les anges pensifs, bénissant et bénis, Savent seuls, sous les sacrés voiles,

Ce qu'il entre d'extase, et d'ombre, et de ciel bleu, Dans
l'éternel baiser de deux âmes que Dieu Tout à coup change
en deux étoiles !

Jersey, 4 septembre 1852.



Fin.